

du cavalier de Saint-Jean-d'Ulúa; le lendemain, nous étions en pleine mer, le Pic d'Orizaba et le cofre de Perote s'offraient seuls à notre vue.



CHAPITRE XVI.

La Havane.

Je me trouvais de nouveau sur mer à une époque où le golfe du Mexique, tourmenté par les coups de vents de N. O., présente au navigateur des chances pénibles. Les précautions les plus minutieuses étaient prises à bord du *Lapérouse* pour recevoir courageusement le typhon des mers atlantiques. Le commandant Fournier avait calculé sa route de manière à s'éloigner le plus promptement possible de la côte S. du golfe. Ces mesures furent inutiles, notre traversée devait s'effectuer comme si nous l'eussions entreprise dans le moment le plus favorable de l'année.

L'ordre avait été donné, à tous les navires qui appareillaient des rades environnant la Vera-Cruz, de faire la chasse aux corsaires que les Mexicains auraient pu armer, et de visiter les navires qui pourraient paraître suspects; notre navigation fut tellement paisible, et nous rencontrâmes si peu de navires, que nous n'eûmes pas l'occasion de mettre à exécution l'ordre de l'amiral; le cinquième jour de notre traversée, nous rencontrâmes un beau trois mâts de commerce des États-Unis d'Amérique, il vint nous passer presque à poupe; rien, ni dans sa manœuvre, ni dans sa route, ne parut suspect à l'œil exercé de nos marins, et après avoir répondu à la civilité qu'il nous fit, en mettant son pavillon, nous le laissâmes continuer sa route.

Nous avions toujours suivi notre bordée dans la direction N. N. E., les vents variant entre l'E. S. E. et le S. E.; l'humidité qui précède les vents du N. s'était fait sentir plusieurs fois à bord; le sixième jour de notre voyage, nous étions par le 26° de latitude N., nous élever davantage aurait pu compromettre le résultat heureux de notre navigation; nous nous trouvâmes alors sur les limites de deux vents également redoutables; le N. O. qui désole et tourmente le fond du golfe du Mexique, et le S. E. qui ravage et dévaste la côte de la Floride. Le commandant résolut de suivre le 26° parallèle; en restant dans cette direction, de quel côté que fût venu le mauvais temps, nous étions en bonne position pour le recevoir.

Le 12 et le 13 janvier, une houle énorme, venant du S. E., nous fit croire à un coup de vent prochain venant de cette partie de l'horizon; depuis notre départ, nous attendions une tempête d'un point quelconque du compas,

nous crûmes alors que notre prévision allait se réaliser; le lieu où les coups de vent du N. O. auraient pu nous mettre en bonne route, était déjà loin de nous, et nous craignons, non sans dépit, d'être forcés à revenir sur notre sillage: il n'en fut heureusement point ainsi¹.

Les vents se maintinrent pendant quelque temps au N. et au N. N. E.; ce qui nous permit de gagner les sondes des Tortugas (tortues), îlots qui forment l'extrémité O. du grand rescif de la Floride. C'est contre ce rescif que vient premièrement se briser le grand courant qui, parti du Mississipi, contourne l'extrémité du grand cap que forme la Floride orientale, et qui, repoussé par la côte N. de l'île de Cuba, contre laquelle il vient battre, entre dans le grand canal de Bahama, se dirigeant plein au N., avec une vitesse de quatre à cinq milles à l'heure. Ce courant est précieux pour ceux qui, sortant du golfe du Mexique, veulent se rendre dans les ports du N. de l'île de Cuba, ou entrer dans le grand Océan Atlantique.

Quand on voyage, on est désireux de tout voir: quelquefois l'objet le plus insignifiant, portant un beau nom, parce qu'il fut ou par les souvenirs qu'il rappelle, attire le voyageur; mais ce que l'on peut faire à terre, devient quelquefois impossible à la mer; les îles des Tortugas ne sont

¹ Je n'aurais pas mentionné cette circonstance si, à mon arrivée en France, en apprenant le tremblement de terre de la Martinique, et en comparant les dates, je n'avais cru pouvoir attribuer les bouleversements dont la mer conservait des traces, à la secousse qui avait causé de si grands désastres; cette opinion ne paraîtra pas inadmissible, si l'on songe que nous nous trouvions alors par le travers de ce vaste chenal qui s'ouvre sur la mer des Antilles, et sépare la côte du Yucatan de l'île de Cuba.

en réalité que des bancs de sable un peu élevés au-dessus du niveau de la mer ; le commandant Fournier aurait cependant voulu les voir ; je partageais aussi son désir ; mais, pendant la nuit qui précéda notre arrivée à la Havane , le vent de N. E. que nous avions depuis quelques jours, fraîchit un peu, et nous n'eûmes connaissance du voisinage des îlots devant lesquels nous passâmes, que par la sonde qui eut cela de bon qu'elle détermina entièrement notre position ; le onzième jour après notre départ , nous pûmes saluer la montagne nommée Mesa (table) de Mariel, qui est le point de reconnaissance de tous les navires qui veulent entrer à la Havane , en venant du golfe du Mexique.

Cette montagne est assez basse , mais le temps était superbe , et nous la vîmes surgir à l'horizon , à grande distance ; la brise était fraîche, la mer belle, et en peu d'heures nous nous approchâmes assez de la côte pour pouvoir distinguer la belle végétation de cette superbe colonie ; quelle différence avec les parages que nous venions de quitter : là des montagnes âpres , couvertes de neiges , et dont le pied semblait reposer dans des dunes de sable ; ici des montagnes aux formes arrondies , couvertes de verdure jusqu'à leur sommet, et dont la base formait de riches collines couvertes des plus belles productions de cette admirable végétation des tropiques, dont la description sera toujours au-dessous de la réalité.

Par degrés , nous voyions se dessiner devant nous toute la côte qui environne la Havane , et vers deux heures , un point blanc à l'horizon nous indiqua le terme de notre voyage : c'était la ville de la Havane, cette métropole des Antilles, avec ses fortifications imposantes, et sa rade sem-

blable à un bassin ; la brise avait un peu hâlé l'E., et nous fûmes obligés de courir quelques bordées avant d'entrer dans le port ; au moment où nous virions de bord pour la dernière fois, le pilote espagnol vint à bord ; on peut bien dire que c'était une simple formalité qu'il remplissait , toutes les difficultés étaient vaincues , et le commandant Fournier était trop pratique du port de la Havane pour que le secours d'un pilote lui fût nécessaire ; mais, selon les lois maritimes, tout événement, tel petit qu'il soit, est imputé à un commandant de navire, s'il ne prend pas de pilote quand il s'en présente, ou s'il n'en appelle pas un par des signaux connus dans toutes les nations ¹.

Au moment d'entrer dans le port, le vent nous manqua tout-à-fait , et nous fûmes obligés de nous faire remorquer

¹ Tel qu'un pavillon , nommé pavillon pilote , hissé au grand mât , appuyé d'un coup de canon, si ce premier signal seul n'a pas été vu ou a été mal compris. Lorsque ces précautions sont prises , la perte même du navire ne peut être imputée au commandant , le pilote ayant toute latitude pour faire manœuvrer le bâtiment. Ici se présente une réflexion que l'on a dû faire souvent : l'entrée d'un port ou d'une rade offre des dangers mal indiqués sur les cartes ; ou quelquefois les relèvements sont difficiles à prendre , à cause de l'obscurité ou de la brume ; dans ce cas , où la manœuvre doit être prompte et exécutée avec ensemble et précision, il arrive quelquefois que le pilote parle une langue étrangère, mal comprise ou point du tout comprise ; pendant que l'on cherche ce qu'il veut dire, le péril devient imminent et le remède est impossible.

Une sage disposition impose aux jeunes gens qui entrent à l'école navale, l'obligation de connaître au moins une langue étrangère, et pendant leur séjour à l'école, ils se perfectionnent dans l'étude de cette langue et en étudient une autre ; malheureusement la même obligation n'est pas imposée aux capitaines qui commandent pour le commerce, et leur ignorance des langues étrangères est une cause de nombreux sinistres.

par des canots, pour gagner la place où nous devons mouiller.

L'entrée du port de la Havane est extrêmement étroite, défendue au N. par le *Morro*, château d'une forme imposante, où se trouve le phare; il serait d'une difficulté extrême de la forcer; peu de ports au monde peuvent offrir une relâche plus sûre et plus agréable; lorsque l'on a passé le goulet qui, dans sa plus grande largeur, n'a pas plus d'un quart de mille, on entre dans un vaste bassin de plus de deux lieues de circuit; la fureur des ouragans ne peut rien sur ce bassin, abrité de tous côtés; au N., par les hauts rochers sur lesquels on a bâti le fort du *Morro*, au S. O., par la ville, aux autres points de l'horizon, par des terres médiocrement élevées, mais suffisantes pour briser l'effort du vent; rien ne peut donner idée de l'activité qui règne dans cette admirable rade; des milliers de navires attendent au moment de mettre à terre leur cargaison, ou un chargement composé des nombreuses productions du pays. Parmi les navires entassés (on peut le dire), on remarque d'élégantes corvettes, des brigs à la guibre allongée, des goëlettes aux formes fines; ces navires bien que confondus avec les navires marchands, ont un air à moitié militaire qui les décele; à la hauteur de leur mâture, à l'envergure immense de leurs voiles majeures, on reconnaît facilement des navires qui ont besoin d'une marche supérieure pour éviter quelques dangers et pouvoir fuir devant une poursuite acharnée, ce sont des négriers.

Rien n'est plus riant que le pays qui environne la rade de la Havane; la ville, dont les maisons sont peintes de cou-



VUE GÉNÉRALE DE LA HAVANE.

... L'entrée de la baie de la Havane, par le Morro, est si étroite, qu'il est difficile de la forcer; mais elle est si profonde, qu'elle peut recevoir plusieurs vaisseaux de guerre, et que, dans les mauvais temps, elle est un refuge sûr pour les navires de commerce. Les vents du Nord, par lesquels on a bâti le fort du Morro, sont les plus dangereux, mais suffisants pour empêcher l'entrée de la baie; rien ne peut donner lieu de craindre dans cette situation, mais, des vents du Sud, on le voit, on ne peut le mettre à l'abri de ces vents, qui ont fait de nombreuses pertes aux navires entassés (on peut le voir par les débris des brigs à la Havane, et des frégates, ces navires de commerce, ont un grand avantage de leur hauteur de leur mâtures, et de leur position, au lieu d'une



VUE GÉNÉRALE DE LA HAVANE.

leurs vives et variées, surmontée de nombreux clochers, semble entièrement neuve; de beaux palmiers-cocotiers, d'un vert tendre, s'échappent parfois d'entre les maisons, et viennent donner une apparence de vie à ce qui d'abord ne paraîtrait qu'une vaste carrière de pierres; en face de la Havane, de l'autre côté de la rade, le joli bourg de Regla, entouré de plantations de bananiers et de cocotiers, se réfléchit dans les eaux tranquilles de la rade; au S. et à l'E., de vastes campagnes couvertes de la plus riche végétation, se terminent aux collines que l'on aperçoit du large, en venant de la mer; de jolies maisons de campagne bordent toute la côte; de nombreuses embarcations sillonnent la rade, et des bateaux à vapeur, d'une grande rapidité, partant à intervalles très-rapprochés, unissent, comme par un pont, la ville de la Havane à l'industriel bourg de Regla.

Nous étions encore dans les passes, lorsque M^{re} le prince de Joinville, arrivé depuis les derniers jours de décembre, vint en hâte à bord du *Lapérouse*, pour savoir quelles nouvelles nous apportaient de la Vera-Cruz; comme les négociations allaient s'ouvrir, nous ne pûmes lui apprendre que l'arrivée de la flotte anglaise, aucun fait important n'ayant eu lieu depuis son départ.

S. A. nous communiqua le projet qu'elle avait de donner un bal à bord de l'*Iphigénie*, pour faire ses adieux à la Havane; elle ajouta avec bonté qu'elle comptait sur moi pour les dispositions décoratives de la frégate; je reçus comme une faveur cette preuve de confiance, que j'aurais sollicitée si S. A. R. n'avait prévenu ma demande.

Je revis avec un bien vif plaisir M. le commandant Leray; arrivé à la Havane le 1^{er} janvier, il devait y sé-

journer trois semaines, d'après ses instructions, et mettre à la voile pour la France, s'il ne recevait pas d'ordres contraires; ces ordres, nous les lui apportions: il devait compléter cinq mois de vivres et de rechanges, et appareiller pour la Vera-Cruz.

M. de Parseval était à la Havane avec l'*Iphigénie*, j'allai lui présenter mes respects; pendant le temps employé à cette visite, la nuit était venue, il me tardait d'aller à terre, il y avait si longtemps que je vivais à bord! et j'acceptai avec un bien vif plaisir l'offre que me fit M. Duquesne (commandant du *Laurier*), de me conduire à l'Opéra.

La ville est attrayante et coquette, vue de la mer; de près, l'illusion cesse complètement; les rues sont étroites, bien que tirées au cordeau, le sol est macadamisé, mais si maladroitement, que ce pavage n'est qu'un obstacle de plus apporté à la circulation; après une heure de pluie, il est impossible de se retirer des cloaques et des bourbiers dans lesquels on plonge involontairement les deux jambes.

Dans cette opulente cité, peu de personnes souffrent de l'entretien mal entendu des voies de communication, aucune ville ne possède une aussi grande quantité de voitures, proportion gardée, que la Havane.

Ces voitures sont d'une forme particulière; ce sont des cabriolets dont l'essieu, au lieu d'être placé au centre et de maintenir par conséquent la caisse en équilibre, est tout-à-fait derrière, de telle sorte que le poids est réparti entre l'essieu et le cheval. Cet animal, orné d'une prodigieuse quantité de boucles d'argent, est monté par un nègre qui le conduit; les maisons opulentes habillent fort richement ce cocher cavalcadour, c'est un point d'honneur, et le faste

se déploie splendidement sur ces domestiques à peau noire: leur chapeau et leur veste (cette partie du vêtement est en étoffe brillante) sont ornés d'une profusion de galons d'or et d'argent, qui suivent toutes les coutures et s'arrondissent en volutes capricieuses sur toutes les surfaces grandes ou petites qui en sont ainsi surchargées; une culotte blanche et de vastes bottes qui montent jusqu'au milieu de la cuisse, et dont les talons sont ornés de longs éperons en argent, complètent un costume qui peut manquer de grâce, mais qui, sans contredit, est original et somptueux.

Je fus ébloui en entrant à l'Opéra; la salle était comble, et les plus fraîches, les plus riches toilettes, portées par des femmes élégantes, d'une beauté ravissante, resplendissaient à la clarté des nombreux jets de lumière du lustre et des nombreux candelabres qui éclairaient chaque loge.

La disposition de la salle est des plus commodes; trois grandes galeries, ornées d'une balustrade à jour, derrière lesquelles se trouvent de vastes et belles loges, ouvertes également depuis l'appui au sol, permettent aux belles Havanaïses de laisser voir la splendeur de leur costume; les brillants, les perles, les fleurs, les plumes, ondulent et étincèlent; rarement, dans nos théâtres de Paris, on voit autant de luxe et de richesse; l'orchestre (il n'y a pas de parterre proprement dit) se compose de stalles en bois de cèdre, recouvertes en maroquin rouge; sous un climat pareil, si l'on était gêné, pressé au spectacle, le plaisir se changerait en un véritable supplice. Les stalles sont donc vastes et commodes, numérotées (toutes les autres places de l'Opéra le sont également), il est impossible de jouir du spectacle d'une manière plus confortable.